

Si le Seigneur est fatigué, il est légitime qu'il se repose et qu'il s'endorme. Après tout : d'une force infinie selon sa nature divine, Jésus est aussi vulnérable selon sa nature humaine ; les efforts et les peines, les marches et les jeûnes ont donc sur lui une réelle influence. Et il faut bien en convenir : sa vie quotidienne est loin d'être un long fleuve tranquille. Ministère itinérant à travers toute la Palestine, journées passées à enseigner, à guérir, à délivrer, complots des Pharisiens et embûches de toutes sortes qu'il faut contourner et surmonter. Le Seigneur a mille motifs de désirer un peu de repos et il est, à ce titre, plus que naturel qu'il s'endorme dans la barque, durant cette courte navigation sur le lac de Tibériade.

Pourtant, le sommeil de Jésus porte en lui quelque chose d'irréel, et même de scandaleux. Irréel car il semble en total décalage avec la situation, avec la réalité que doivent affronter les Douze : cette brusque et violente tempête qui menace de les envoyer par le fond. Scandaleux même car s'il y a bien quelqu'un qui, dans cette embarcation, pourrait ramener le calme et la paix, c'est, à coup sûr, le Seigneur. Or, celui-ci, assoupi, paraît laisser les Apôtres à leur embarras, à leur désarroi, et même – disons les choses clairement - à leur panique !

Que penser alors de ce sommeil de Jésus ? Sans doute qu'il n'est pas intervenu par hasard et qu'il ne nous est pas relaté sans raison. Reprenons, en effet, le texte de l'Évangile : c'est le Seigneur lui-même qui engage les Apôtres à le suivre dans la barque. Est-ce uniquement pour les amener au bord du précipice et leur offrir le spectacle désemparant de son apparent désintérêt pour le péril qu'ils traversent tous, alors qu'eux-mêmes craignent tant pour leur vie ? Non, vous l'aurez compris : cet événement a été voulu par le Christ, il a été rapporté par saint Mathieu (qui l'a vécu dans sa chair et dans son âme) car il est porteur d'une grande leçon, non seulement pour les Douze mais aussi pour chacun d'entre nous. Une leçon de confiance.

En entendant ce mot de confiance, peut-être allez-vous soupirer : « D'accord, on a compris, n'en dites pas plus : il faut avoir la foi et se taire. On prend des paquets d'eau, on s'enfonce, on coule et, en plus, au final, on se fait réprimander parce qu'on a manqué de confiance. C'est un peu fort, tout de même ! ». En réalité, ce n'est pas tellement à cette confiance-là que je songeais mais plutôt à la confiance que Dieu a à notre égard !

Non que Jésus ait « foi » en nous : « il sait ce qu'il y a dans l'homme » nous dit saint Jean. Sa connaissance est de l'ordre de la science, non de la foi. Ce n'est donc pas que Dieu « se confie en nous » mais que Dieu nous « confie » une place, une responsabilité, une mission en ce monde. Et nous devons, à notre tour, avoir confiance dans la pertinence de son choix, confiance dans les qualités, les talents, les richesses de grâce qu'Il nous prodigue, afin de mener à bien cette mission. Jésus, en montant dans la barque et en y entraînant les Apôtres, ne les conduit pas à la mort : il sait, qu'avec eux et avec lui, il y a assez dans ce navire pour parvenir à bon port. Non lui tout seul, non eux tout seuls. Mais eux et lui. Chacun à sa place, chacun à son poste : les Apôtres avec la force de leur bras, leur science maritime de pêcheurs aguerris et la foi de leur cœur et le Seigneur, de son côté, qui agit, mystérieusement, par sa Présence aimante et transformante. « Je dors mais mon cœur veille ». Le Seigneur n'est pas là pour prendre notre place mais pour nous donner tout ce qu'il faut afin d'être forts et épanouis à la place qu'il nous a assignée. Il faut avoir confiance en Dieu qui agit en Dieu mais aussi confiance en Dieu qui agit en nous. Si le Christ, parfois, dort au fond de la barque, c'est aussi qu'il nous sait capables – avec sa grâce – de mener à bien les tâches et les missions vers lesquelles il nous a conduits.

Saint Ignace l'avait joliment formulé : « il faut prier car tout dépend de Dieu mais agir comme si tout dépendait de nous ». Quand je suis face à Dieu, je me jette en ses bras, avec une confiance sans bornes en son infinie miséricorde. Je garde de l'enfant ce qu'il y a de meilleur : sa simplicité, sa petitesse, sa spontanéité, bien conscient que « sans Lui, je ne peux rien faire. » Et c'est précisément fort de cette conviction qu'ensuite, lorsque je suis face au monde, je me jette avec audace dans les batailles et les défis qui m'attendent – une audace d'autant plus grande que j'ai confiance dans les talents que Dieu m'a donnés et dans la grâce qu'il me prodigue à chaque instant, pour les faire fructifier. Je ne m'inquiète plus ; je ne me retourne plus sans cesse pour voir si Dieu est bien là, à chacun de mes pas. Il est là et j'avance. C'est ce que me rappelle l'image du sommeil de Jésus, qui signifie, tout à la fois, qu'Il est présent en moi mais aussi qu'Il ne fera pas tout à ma place. C'est sa gloire et mon honneur que je fasse mon part, en gardant de l'adulte ce qu'il y a de meilleur : cette capacité à prendre sa vie en main et à se donner avec fécondité. Enfant devant Dieu, dans la confiance. Adulte devant les hommes, dans la confiance. Non une confiance ratatinée mais une confiance déployée ! « Courage et Confiance » (Notre-Dame à Pellevoisin).